

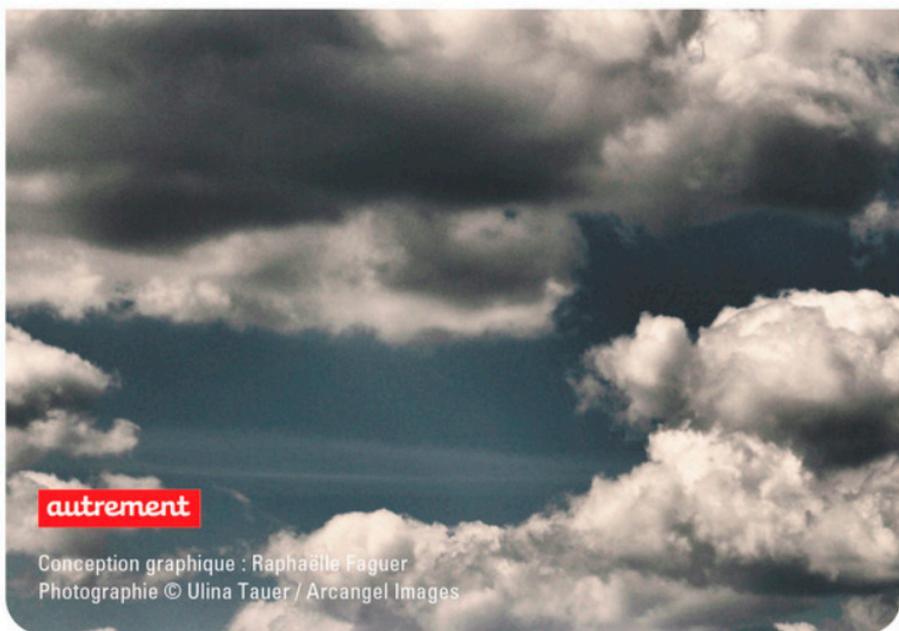
KRESSMANN
TAYLOR
Jours d'orage



Toscane, 1960. Suite à un terrible orage, une jeune veuve américaine se voit piégée au cœur d'un village isolé. Elle y fait la connaissance du marquis Eduardo Carleone qui, quinze ans plus tôt, a perdu sa femme, exécutée par les nazis lors d'un massacre dans la bourgade. Lorsque les villageois découvrent l'un de leurs tortionnaires parmi un groupe de touristes, ils décident de se faire justice eux-mêmes. *Jours d'orage* nous parle d'un impossible pardon et nous offre une magnifique histoire d'amour.

« La romancière reste fidèle
aux démons de l'après-guerre,
à la question de la faute,
de la responsabilité et du pardon. »

L'Express



autrement

Conception graphique : Raphaëlle Faguer
Photographie © Ulina Tauer / Arcangel Images

JOURS D'ORAGE

Kressmann TAYLOR

JOURS D'ORAGE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Samuel Sfez*

Éditions Autrement Littératures

Titre original : *Storm on the Rock*
© Charles Douglas Taylor, 2002
© Taylor-Wright Corporation, 2007
Publié pour la première fois en français en 2008
aux Éditions Flammarion
© Éditions Autrement, un département
des Éditions Flammarion, 2022,
pour la présente édition et la traduction.
ISBN : 978-2-0802-8158-6

Pour J. R.

« Quel labyrinthe inextricable
que le bonheur de l'Homme ! »

John Donne,
Devotions XIV.

Avant-propos

Le village de Rocca al Sole n'existe sur aucune carte de la Toscane. On retrouve cependant, dans les dizaines de villes médiévales qui entourent Florence, les mêmes tours, fontaines et rues étroites où circulent de robustes habitants, taillés dans la même roche que mes personnages. En italien, rocca signifie simplement « citadelle », mais le mot ne s'utilise que pour des endroits haut perchés, comme les fortifications surmontant un ancien bourg au sommet d'une colline. Le mot apparaît souvent dans le nom du village lui-même.

Les événements et les personnages relèvent purement de mon imaginaire, bien que la situation et le sentiment général qui régnaient en Italie à l'époque où se déroule l'histoire soient authentiques, comme en attesteront les Florentins.

Un seul monument n'est pas inventé. Il s'agit du mémorial que j'ai situé sur la place de la mairie de Rocca al Sole. L'original se trouve sur la

piazza d'un village dans les collines au nord-est de Florence. C'est en l'observant que j'imaginai cette histoire. Il porte la même date : avril 1945, quand les Allemands furent forcés de quitter la région. Les morts dont le nom figure sur le socle furent, comme à Rocca al Sole, massacrés à la dernière minute, en représailles contre les actes de résistance des villageois. Aucun homme adulte ne figurait parmi les victimes.

D'autres incidents plus funestes encore se produisirent dans toute la région. Celui que j'ai choisi de raconter me semble refléter une angoisse suffisamment vive pour permettre au lecteur de comprendre mes personnages.

KRESSMANN TAYLOR
Avril 1978

Jusqu'à ce que son univers s'effondre dix mois plus tôt, Amanda faisait preuve de discernement et d'une grande vivacité d'esprit. Elle avait été habituée à une certaine harmonie dans son quotidien, entre son jardin, sa maison, son mari volage, leur fille, leurs amis, la peinture qu'elle pratiquait bien plus qu'en amateur. Elle n'avait jamais éprouvé le besoin de se protéger, et affichait une assurance qui aurait pu passer pour de l'orgueil si elle n'avait été si candide.

Le deuil et l'humiliation l'avaient frappée de plein fouet. Un matin, en se levant, elle avait trouvé le corps déjà raide de son mari, la peau couverte d'étranges taches, les yeux ouverts : son Charles, autrefois si vigoureux, était mort d'une embolie. Dans un tiroir de son bureau, elle était tombée sur une lettre inachevée, datée de la veille, dans laquelle il lui annonçait qu'il la

quittait pour une autre. Elle avait détruit le document sans en parler à personne.

Au cours des mois interminables qui suivirent, où les jours grisâtres se succédaient, il fallut régler la succession et répondre aux condoléances. Amanda s'efforça néanmoins d'égayer la vie de sa fille et de faire des projets pour le futur. Elle se trouva plongée dans une léthargie si profonde qu'elle ne ressentait la douleur que par intermittence, puis elle s'accommoda de cette routine monotone. Au fil du temps, sa passivité apparut même comme une manière de se priver des plaisirs qu'elle avait toujours souhaité placer au cœur de sa vie, et qu'elle avait cru posséder pour toujours. Mais la plaine aride qu'elle traversait à ce moment-là ne lui offrait aucune satisfaction.

Autrefois, elle avait vécu dans un autre monde où on célébrait la vie plutôt que la subir : l'Italie. Elle était partie terminer ses études d'art à Florence dix ans plus tôt, quatre ans après la guerre, à une époque où les gens étaient encore hantés par la destruction de leurs villages et la famine qui avait suivi. Elle voulait prendre exemple sur la patience et le courage des Florentins qui, bien qu'affligés par le deuil, accueillaienent avec une joie mêlée d'ironie la saveur particulière des jours. Elle avait l'impression de comprendre les Italiens mieux que la plupart des Américains. Elle avait été charmée par les paysages bien ordonnés,

l'omniprésence de l'art et du passé dans les rues des villes, la chaleur enthousiaste de leurs habitants.

À présent, presque quinze ans plus tard, la nostalgie et le vide accablant de sa vie avaient poussé Amanda à venir une fois de plus chercher refuge à Florence.

Elle avait repris contact avec la famille de Bartoldi chez qui elle avait vécu au cours de ses études : ils ne l'avaient pas oubliée, et l'avaient accueillie à bras ouverts. Elle avait trouvé un appartement avec vue sur l'Arno, s'était promenée le long du fleuve, dans les ruelles qui débouchaient sur des petites places ensoleillées à flanc de colline. Elle avait même recommencé à dessiner un peu, bien qu'elle ne se sentît pas encore prête à peindre sérieusement, et se contentait pour l'instant de se réhabituer à la vie florentine.

Tout dans cette ville enthousiasmait Amanda. Le vieux palais dégageait une beauté rugueuse, avec sa façade jaune et ses blasons fanés – lys blanc, lys rouge, les clés croisées de l'église, l'aigle des Guelfes. Les sculptures de bronze et de marbre sur la place, la fontaine de Verrocchio dans le patio ombragé de l'ancien palais... Ces visions avaient toujours le don de la reconforter.

Elle avait d'abord consacré ses journées à explorer la ville et à renouer d'anciennes amitiés

puis, récemment, à ce flirt avec Renaldo, jeune noble italien qui respirait une masculinité confiante. Malgré ses allures de dandy narcissique, il lui témoignait une ardente dévotion. Elle n'avait toutefois pas l'intention de s'abandonner dans ses bras. Elle n'éprouvait que dédain pour ce genre d'aventure sans amour : cela lui permettrait peut-être de restaurer son orgueil blessé, mais elle entrevoyait déjà la piètre image qu'elle offrirait et le dégoût qu'elle éprouverait pour elle-même.

Si Amanda décidait de s'établir définitivement à Florence, elle devrait congédier le pauvre Renaldo, ce qui lui laisserait plus de temps face à son chevalet. Elle aurait dû se contenter de fréquenter ses anciens amis, s'oublier un peu en explorant les moindres replis de cette culture chargée d'histoire, continuer à parcourir les collines ou les berges du fleuve, son carnet de croquis à la main. Elle avait même songé à accompagner ce modèle de piété romaine, l'honorable Pia Vanucci, qui l'avait invitée à se joindre à elle pour une retraite dans un couvent sur les collines. Mais la perspective de cette solitude avait quelque peu effrayé la jeune Américaine.

Le regard d'Amanda embrassa la copie maladroite du *David* devant le vieux palais, les carrioles qui attendaient des passagers auprès de

la fontaine de Neptune, les terrasses de café bondées, séparées par de petites haies. Elle eut soudain envie de rire : le moment tant redouté de prendre une décision était venu, spontanément, dans ce décor ridicule. Elle n'avait jamais eu l'intention de quitter Florence jusqu'à ce moment-là. Mais il lui fallait une vie, pas une amourette. Seulement, si elle ne souhaitait pas s'impliquer avec ce jeune Italien languissant, elle se sentait coupable de l'espoir qu'elle lisait dans ses yeux, car elle s'était laissé courtiser par vanité.

Elle allait se reprendre en main, emmener sa fille loin d'ici. Elles partiraient par de petites routes de montagne, à travers les vignes et les oliveraies, peut-être à l'est vers les hautes collines du Casentino, peut-être au sud vers Greve ou Assise, peut-être même jusqu'à Bologne. Il lui fallait s'organiser.

« Je m'en vais pour accomplir une sorte de pénitence : je dois me purifier l'âme, si je puis dire, avant de revenir ici. Je ne pars pas pour toujours », annonça-t-elle un jour à Renaldo. Celui-ci laissa échapper un cri de désespoir.

Il rajusta une mèche de cheveux sur sa tempe droite, puis saisit la main d'Amanda sur la table et la porta à ses lèvres.

« Il est extrêmement approprié, très *conveniente*, qu'une jolie jeune femme éprouve un

sentiment religieux. Ma sœur est très pieuse. Son mari s'est... comment dit-on... retiré dans une sorte d'église, et elle prie constamment pour que la Madone ait pitié de lui. »

Amanda ouvrit de grands yeux. Elle garda son sérieux bien que l'évocation de cette sœur qui priait sans cesse l'amusât d'une triste manière. Elle regretta aussitôt sa petite profession de foi, qui s'était heurtée à un mur d'incompréhension.

« Et ma mère, poursuivit le jeune Italien avec une naïveté charmante, bien que le seul souvenir que j'aie d'elle soit un visage aimant, car elle est morte à la fin de la guerre alors que j'étais enfant, puisait une grande consolation dans le rosaire. Mon père m'a rapporté cela. »

Quelle horreur d'avoir perdu sa mère ainsi, et si jeune, pensa Amanda.

« Quel âge aviez-vous, quand elle est morte ?

— À peine six ans, répondit Renaldo avec gravité. Chez moi, c'est-à-dire dans notre villa à la campagne où mon père vit à présent seul, il y a un magnifique buste de ma mère. Elle était très belle. Elle est morte jeune, dans des circonstances tragiques. Mon père ne s'en est jamais remis. Il vit retiré du monde.

— J'aimerais voir cette statue un jour, dit Amanda, à présent pleine de sollicitude.

— Mais, *cara* Amanda, c'est précisément ce que je souhaitais faire aujourd'hui. Je ne savais

comment proposer une telle visite. Vous ne devez pas vous inquiéter que mon père vive reclus : il fut autrefois un hôte charmant et garde suffisamment de domestiques pour recevoir, en particulier lorsque ma tante, ma sœur ou moi-même lui rendons visite. Ma tante y séjourne en ce moment, et comme sa présence est toujours éprouvante pour mon père, il serait ravi de vous accueillir et vous sera sans doute reconnaissant de ramener sous son toit son fils trop négligent. »

Les choses sont allées trop loin, songea Amanda, désorientée. Il était léger de ma part de me laisser courtiser par un jeune noble de douze ans mon cadet, mais quant à être invitée chez lui pour qu'il me présente à son père, c'est une autre affaire.

Elle adressa un regard coupable au garçon. Bon sang, de quoi aurait-elle l'air face au vieux *marchese* ?

« Je crains... » commença-t-elle.

Mais le jeune homme, emporté par son enthousiasme, l'interrompit.

« La maison vous plaira beaucoup, insista-t-il. La partie centrale de la villa est très ancienne. Elle a été construite avant l'an 1200, et dans la chapelle se trouvent des sculptures de *pietra serena*, d'anciens symboles de la chrétienté. En outre, il y a une salle décorée de paysages des frères

Carracci, très classique ; au plafond une scène marine avec des dauphins, le portrait d'un de mes ancêtres accompagné de ses deux fils assis sur un rocher, avec au sommet le blason de notre famille. Le plâtre s'effrite par endroits et l'un des coins a été un peu abîmé par la moisissure à une époque où personne n'occupait la maison, mais les couleurs restent très vives. Vous aimerez la composition.

— Une autre fois, peut-être, dit Amanda.

— Et les jardins ! s'écria le jeune homme. Vous déborderez d'*entusiasmo* pour les jardins. En vérité, ils sont célèbres. Il faut savoir que la maison est située très haut dans les collines, le parc comprend aussi plusieurs terrasses plantées. En-dessous s'étendent nos vignes et nos fermes. La vue de la villa est magnifique : de chaque côté des montagnes, et en face la vallée. Pourquoi ne venez-vous pas ?

— Laissez-moi y réfléchir », répondit Amanda sans se troubler.

Elle n'avait pas l'intention de céder, mais elle appréciait l'enthousiasme de Renaldo pour les trésors de sa famille.

« Il est l'heure d'aller chercher Lisa à l'école. Non, ne m'accompagnez pas. Je suis garée juste à côté, j'ai eu la chance de trouver une place. À présent je dois me dépêcher, ou ma fille va m'attendre. Au revoir.

— Même heure demain ?

— Non, pas demain, désolée, fit Amanda. C'est le week-end, et j'ignore encore ce que je fais. Je dois y réfléchir.

— Souvenez-vous des jardins. Pensez-y, insista le jeune homme.

— Je n'y manquerai pas », répondit Amanda avec douceur.

« Un week-end, tout un week-end paisible sans être dérangée... » fredonna-t-elle en montant dans sa petite voiture.

Il n'y avait aucune raison pour quitter la route qui serpentait au fond de la vallée avec ses promesses d'évasion vers le nord. C'était un simple caprice que d'emprunter la piste étroite qui bifurquait à droite pour s'élever en pente raide jusqu'à un ancien village perché sur un lointain sommet. Pourtant il y avait de quoi hésiter, car de gros nuages s'amoncelaient au-dessus des montagnes en cette après-midi d'octobre. Si elles se laissaient surprendre par la pluie, Amanda et sa fille devraient peut-être passer la nuit dans une ville inconnue, sans doute peu accueillante et manquant certainement d'intérêt.

Plus tôt sur la route, Amanda avait déjà aperçu la petite citadelle qui ornait le sommet tel un joyau scintillant au soleil. Elle lança un regard pensif à sa fille assise à côté d'elle,

silencieuse, absorbée par le paysage qui défilait : fermes, maisons de stuc rose, meules en forme de ruches dans les champs. Une virée dans les collines pouvait s'avérer bénéfique à cette enfant restée trop longtemps confinée dans la ville. Elles n'avaient aucun engagement, personne ne les attendait, ni ne savait où elles se trouvaient : l'occasion rêvée pour changer d'air. Lorsque cinq cents mètres plus loin elle aperçut un panneau légèrement penché indiquant une bifurcation vers les vignobles en terrasses des Apennins, Amanda appuya timidement sur la pédale de frein. ROCCA AL SOLE, pouvait-on lire : Citadelle au Soleil. Ce nom aux sonorités médiévales correspondait parfaitement à la forteresse rougeoyante nichée là-haut. En outre, il éveillait en elle un souvenir insaisissable. Quelqu'un lui avait-il parlé de ce lieu ? Possible. Elle ralentit brusquement. Lisa lui lança un regard étonné.

« On tourne ? demanda-t-elle avec un sourire inquiet.

— J'ai envie de voir si nous pourrions atteindre cette ville rose, là-haut. Ça te plairait ? »

Hormis une auto qui filait sur la route de la vallée, le seul mouvement perceptible était celui de deux bœufs blancs sur une pente au loin, peinant sous le joug. Le bouvier qu'on devinait derrière eux se résumait à un point d'ombre.

Au-delà, les murs crénelés et un campanile se découpaient sur le ciel.

Dorénavant, elle emprunterait le chemin qu'elle voulait. En suivant le panneau tordu qui l'avait dirigée vers ces collines, il lui semblait avoir suivi son intuition.

La route déboucha sur une large corniche. De sombres forêts coiffaient le sommet des collines, tandis que des bosquets de cyprès marquaient de loin la présence d'une ferme. Les arbres, aux couleurs patinées de l'automne, se découpaient avec précision dans ce paysage immobile, et cette vision remplit Amanda de joie.

Le véhicule poursuivit son ascension. Sur une avancée de terre, à droite, s'élevait une grande villa de campagne, dont on distinguait le toit de marbre blanc entre les arbres du jardin. Bientôt apparut un petit bâtiment de stuc orné d'une tonnelle : une *taverna*. Une table recouverte d'une toile cirée attendait les clients à l'ombre ; une vieille enseigne Coca-Cola pendait au mur à côté de la porte, et un chien efflanqué dormait sous la table, la tête posée sur les pattes. Personne en vue.

« Arrêtons-nous ici pour boire quelque chose. Peut-être pourrons-nous aussi demander un sandwich », dit Amanda en garant la voiture dans l'allée de l'auberge.

Elle frappa plusieurs fois et appela :

« *C'è qualcuno ?* Il y a quelqu'un ? »

Aucun son ne lui parvint de l'intérieur. Par la porte ouverte un courant d'air frais apportait une odeur de vin et de renfermé. Au fond de la salle déserte se dressait un petit bar encombré de bouteilles et de flasques. Les quatre murs vides lui renvoyèrent son appel. Deux mouches se cognaient contre une vitre. Le chien s'étira, leva la tête et se rendormit.

« C'est l'heure de la sieste. Nous sommes peut-être les seules à être réveillées dans toute la région, suggéra Amanda. J'aurais dû me souvenir que la sieste est sacrée ici, entre une et quatre heures. Nous aurions dû nous arrêter plus tôt.

— On ne va pas pouvoir manger ? »

Lorsque Amanda lui avoua qu'elles avaient peu de chances de trouver de la nourriture dans l'immédiat, la petite bouche de Lisa esquissa une moue boudeuse. Sa mère lui donna une barre de chocolat. De retour dans la voiture, elles poursuivirent leur chemin. Lisa avait cessé de bouder mais elle ignorait sa mère, concentrant son attention sur les plantes au bord de la route.

Amanda, que la mésaventure de l'auberge avait distraite de ses pensées, admirait elle aussi le feuillage, ravie d'avoir remplacé les trottoirs de pierre par cette végétation luxuriante. Pendant plusieurs centaines de mètres, la vue sur la

vallée fut obstruée par d'épais fourrés de joncs, sorte de jungle constamment agitée par le vent. Lorsque la végétation se fit plus clairsemée, une ferme de pierre apparut au loin dans un champ. Quel paysage merveilleux, pensa Amanda. Quelle belle journée, et quelle bonne idée d'avoir dédaigné l'autoroute pour emprunter ce chemin par les collines !

Vingt minutes plus tard, Amanda commença à douter de la sagesse de sa décision. La route, qui continuait de grimper, s'était à présent transformée en un sentier pierreux juste assez large pour la voiture. Elles longeaient le versant inculte d'une haute colline envahie par les broussailles. D'énormes rochers trahissaient l'aridité du paysage. La chaussée déformée se changeait parfois en simple chemin de graviers. La pente semblait toujours plus raide. Elles prirent un tournant si serré qu'Amanda dut empiéter sur le bas-côté. Dessous, les prés s'étaient changés en un ravin abrupt où poussaient quelques arbres tordus. La conduite devenait extrêmement difficile. Le véhicule cahotait sur les ornières. Amanda prit une grande inspiration.

« Dès que nous trouverons un endroit assez large pour manœuvrer, nous ferons demi-tour, annonça-t-elle à Lisa qui, assise bien droite, suivait leur progression avec intérêt.

— Vraiment ? demanda la petite fille. Ça me plaît ici. J'aime bien les bonds que fait la voiture.

— Eh bien moi, je n'aime pas trop ça. »

Amanda ne lui fit pas part de son appréhension.

Le matin même, le *marchese* Eduardo Carleone était sorti se promener de son pas inégal – une blessure de guerre le faisait boiter – le long du sentier qui reliait sa belle villa et son parc au village de Rocca al Sole. Un campanile de briques croulantes, une tour de pierres blanches où nichaient des corbeaux au-dessus de remparts massifs : la vue était réjouissante. Le chemin menait à la grande porte du village, côté nord. À l'est comme à l'ouest, d'abruptes falaises tenaient lieu de fortifications. De la porte sud partait la seule route qui reliait la citadelle aux autres villes dans la vallée, au loin.

Comme il franchissait l'arche monumentale de la porte nord, l'enthousiasme du marquis faiblissait. Il ralentit le pas. De chaque côté de la rue pavée se dressaient des bâtisses de tailles inégales. Ça et là une porte ouverte laissait échapper une odeur de moisissure, de pièces confinées où l'on

a trop vécu, mélangée à la chaude saveur d'herbes aromatiques – il était en effet près de midi. De longues traînées de mousse s'épanouissaient sur les murs où ruisselait l'eau, des escaliers rudimentaires apparaissaient lorsque la paroi offrait un décrochement, et d'anciennes arches transformaient par endroits l'allée en tunnel. Carleone s'écarta pour laisser passer un paysan et son âne chargé de ballots de paille.

« *Buongiorno, signor marchese. Tutto bene ?*

— *Non c'è male, Gaetano.* »

Le villageois hocha la tête et poursuivit son chemin. La vue de cet équipage éveilla le regard artistique du marquis : cette scène, cette rue se situaient proprement hors du temps, et n'appartenaient pas plus au XX^e siècle qu'au Moyen Âge, époque où ces maisons avaient été érigées. En fait, l'endroit datait d'un temps encore plus ancien, celui des Étrusques, et il se disait parfois que la vie y avait très peu changé depuis : à part l'intrusion de quelques ampoules électriques, le confort y était rudimentaire, les principales sources de plaisir demeurant la nourriture, l'amour et le sommeil. Cette ruelle étroite plongée dans la pénombre lui renvoyait l'écho de fastes et de tragédies passées : invasions de Goths, avec hallebardes, cottes de mailles, alliances et trahisons au sein de nobles maisons : querelles sanglantes, mariages forcés ou heureux... Des

centaines de générations avaient vécu brièvement entre ces murs avant de sombrer dans l'oubli.

Depuis son retour dans la région, Carleone se rendait rarement à Rocca al Sole. Certains changements qui s'y étaient produits lui déplaisaient, mais il appréciait le labyrinthe familier des ruelles qui ravivait ses souvenirs d'enfance. Lorsqu'il sortit de l'obscurité de la ville haute pour déboucher sur le parvis de la cathédrale, ses yeux et son esprit furent, comme dans sa jeunesse, éblouis par l'ardeur du soleil. Il eut alors le sentiment de ne faire qu'un avec ses concitoyens qui émergeaient de leurs cellules de pierre, frappés par la chaude lumière du jour. Il marqua une pause près de l'hôtel, en haut de la place, et s'absorba dans la contemplation du ciel.

Le *marchese* Carleone était venu dans ce village parce que sa sœur lui avait fait comprendre que l'un des nouveaux clients de l'hôtel éveillerait sans doute son intérêt. Mais l'évocation de vieux souvenirs avait altéré son humeur, et il n'avait plus la moindre envie de se mêler à des étrangers. Il aurait pu s'épargner le chemin depuis la villa.

Il traversa la place pour s'abriter à l'ombre du porche de la mairie, d'où il observa un chat qui courait furtivement après un lézard. Squelettique